

Littéralement rien

Dan Kaminski

Vouloir écrire est inconvenant, je vous le dis tout net. C'est tout autant inconcevable. Ça ne se fait pas. On écrit ou on n'écrit pas. Cet entre-deux – vouloir – est comme une vie sans mort à la clé. Vous pourriez croire que ça n'existe pas.

Pourtant ça vous prend par jalousie (je dis « vous » comme je dirais « on » ou « je » ; comprenez bien que vous ne m'intéressez pas). Ça *me* prend donc par jalousie : je vois des livres derrière une vitrine, j'en lis la critique dans les magazines et j'en vois les auteurs à la télévision. J'envie même des cadavres. Je relis Márai, Proust me joue inlassablement de sa période et Céline vomit sa crudité dans mon salon. J'en suis même arrivé à jalouser un autre cadavre plus froid encore : ma propre jeunesse, ce temps verbeux et ridicule où j'ai osé écrire, je l'ai fait, sans vraiment le vouloir. Quand ça vous prend, vous voulez écrire parce que le néant de votre histoire renvoie à celui de votre avenir et de vos voisins humains. Ça prend comme l'idée de concevoir l'œuvre impérissable de la vie, celle qui devrait éclairer le monde des lettres d'un alphabet nouveau, d'une grammaire originale et d'un style – comment dire ? – incomparable. Exprimer dans une langue inconnue ce qui n'a jamais été ouvertement offert en lecture au peuple affamé.

Vous allez comprendre pourquoi je veux écrire et pourquoi je n'écris pas. Je vous parle d'une transe impuissante, bien supérieure et bien en amont de l'angoisse de la page blanche ; vouloir écrire, c'est dans la tête, c'est de la pleine

noblesse, ça ne se passe pas à table devant les outils matériels de l'écriture. Vouloir écrire est d'ailleurs un excellent anxiolytique. Je m'évite plutôt quelques angoisses à entretenir une telle volonté dans sa splendeur.

Regardez. J'ai deux mains. Deux belles mains, ma foi. Cinq doigts chacune, bien proportionnés. Regardez de plus près et vous verrez que le majeur de ma main droite dit « merde » à l'annulaire. Accident de bicyclette. Mais pour le reste, ça pourrait jouer du piano. Non, les mains sont en ordre.

Psychique ? Bien sûr, c'est psychique, je vous l'ai dit. Vouloir écrire, j'ai ça dans la tête. Si j'avais ça dans les mains, dans la droite de préférence, elles sauraient s'en débrouiller. La tête, ça veut, mais ça ne fait rien. Ça vous visionne toute l'affaire, les pages qui s'empilent, la colle sur la tranche jusqu'à la séance de dédicaces. Mais la tête, ça n'écrit pas.

Vous savez, j'ai des morts partout, que je ne vais jamais visiter. Certains sont partis en fumée et ils sont là dans l'air que je respire. Eux me visitent en quelque sorte. Les autres, les enterrés, je les ai à l'œil. Je sais où ils sont. Ils ne bougent pas. Ils sont tellement prévisibles que j'ai perdu le goût de l'hommage. Cependant, ils sont aussi dans cette tête qui veut écrire, qui veut les venger de leur injuste disparition, de leur injuste vie, de leur injuste naissance, de leur injuste généalogie. Si j'écrivais, j'aurais des mots redresseurs de tombes. Mais j'ai négligé le plus important de mes devoirs. La plus impérative de mes tâches d'humain est inaccomplie et le restera. Vous me trouvez seul ici et je mourrai sans descendance, alors je veux écrire.

Je ne manque pas d'inspiration et n'en ai nul besoin. Il m'a toujours semblé que c'était une condition très surfaite de l'écriture, n'en déplaît aux marchands d'inspireurs. Je sais que mes détracteurs diront que je n'ai jamais rien écrit et que je suis donc mal placé pour juger des voies et des moyens dont la littérature, grande et vraie, serait le résultat nécessaire et suffisant. Les détracteurs portent bien leur nom ; voilà ce que je leur répondrais. Ils ne connaissent que les conditions de leur propre vice. Et il en faut de l'inspiration pour défaire, détruire et délégitimer systématiquement les argumentations positives des braves gens, fussent-ils des intellectuels !

Je me répète, mais je prolonge quand même le raisonnement : je ne manque ni d'inspiration ni de volonté. Il ne me manque en fait que l'écriture, son geste, son essence, sa pratique, son art, la main et le bras qu'elle exige.

Je vous vois venir. Je vois, bien que vous ayez compris qu'il ne servait à rien de m'interrompre ou de me questionner (vous me plaisez), que vous pensez qu'il me manque l'objet. Vouloir écrire mais quoi ? Quand on écrit, l'objet n'est pas prédéterminé, savez-vous ? Il s'impose au fil du travail, il peut même n'apparaître qu'à la conscience du lecteur, restant à jamais inconnu de l'écrivain. J'appelle ainsi

celui qui écrit ; celui qui veut écrire, voilà l'écrivain, le vrai ! Cette distinction n'est pas absolue, j'en conviens. Certains écrivains sont des écrivains et vice-versa. En ce qui me concerne, je privilégie la division du travail entre celui qui veut et celui qui peut. Dans la version juridique de l'affaire, celui qui peut et qu'on paie pour pouvoir doit pouvoir : il doit écrire. L'autre, celui qui veut écrire, se charge de le payer parce que sa volonté d'écrire le retient à temps plein. Je dirais même que, comme un petit entrepreneur, cette tâche, vouloir sans cesse, l'occupe jour et nuit. En déléguant l'écriture à l'écrivain, l'écrivain poursuit sa tâche qui consiste à vouloir ; il s'y consacre sans répit et sans obstacle, sans surcharge, sans parasite et sans le souci de l'exécution.

Il importe que vous ne me confondiez pas avec la figure inexorablement montante des Bartleby. Moi, je veux. Je veux écrire. Écrire quoi ? Cette question est absurde, d'autant plus absurde que, pour être clair, je pourrais même me passer d'adjoindre le verbe « écrire » à son congénère « vouloir ». La question n'est pas « Vouloir écrire quoi ? » mais « Vouloir quoi ? ». Et la réponse est : « écrire », par exemple. Cette réponse est déjà secondaire, cette précision est triviale. Elle altère déjà le pur sujet de volonté que je suis, en l'aliénant à un objet, un objet du vouloir dont la noblesse devrait pouvoir se passer. Je vous avoue là – et je me l'avoue – une concession au bon goût de ma profession. Je ne suis donc écrivain qu'en second ordre. Je suis surtout et avant tout un volontaire. Ceci ne veut pas dire – signification médiocre – que j'ai de la volonté, mais bien que je *suis* la volonté. Je suis de volonté. Fait de, pétri de, cousu de. Recuit de volonté.

Dévoiler ainsi de quoi je suis fait, pétri, cousu et recuit n'est-il pas déjà de l'ordre de la concession ? Comment vous dire, sans prononcer au moins le mot « vouloir », ce que je suis ? Si vous me suivez, vous en viendrez à comprendre en quoi l'inspiration et l'objet de l'écriture appartiennent aux inepties les plus radicales à côté de mon projet d'existence.

J'ai les moyens et toute possibilité d'écrire un mot. Vous savez maintenant ce qui me retient d'exécuter moi-même cette tâche indigne de mon projet. Ce mot, ce seul mot, serait « vouloir ». Et voilà pourquoi vouloir écrire est inconvenant autant qu'inconcevable. Jamais je ne signerais une telle offense à la pureté de ma quête. Au regard de cette pureté, la tâche d'écrire est une tache : la rature du tâcheron, le pâté du nègre.

À ce stade, vous pourriez estimer que nous n'avons plus rien à nous dire. Je vous ferais remarquer que vous n'avez rien dit et rien à dire, mais ceci n'a pas d'importance. Deux restrictions s'imposent : personne ne vous permet de me juger et nous n'aurons jamais rien à nous dire. Ne croyez pas cependant que je n'ai, quant à moi, plus rien à vous faire entendre.

Le minimalisme ne réduit pas au silence. Sinon, il porterait mal son nom et rien ne pourrait le constituer en style, en caractère formel d'un propos : le minimalisme dans l'intention n'implique pas la brièveté de l'expression. Considérez un instant ma position dans l'existence. Je ne vis pas, mais je veux vivre. Ce vouloir intransigeant comporte un point de butée inaltérable. Entre la volonté, quelle qu'elle soit, et son exécution, à laquelle je répugne, se trouve un mur. La volonté n'est pas seule en cause ; elle ne construit pas le mur toute seule. La réalisation d'une volonté quelconque peut dépendre de circonstances indépendantes, extérieures. Ces circonstances représentent la corruption ultime de la volonté. Pourtant *ma* volonté ne souffre pas d'obstacles autres que celle qu'elle oppose elle-même. Sa pureté impose paradoxalement que rien ne s'oppose à son projet. « Je veux » signifie que je veux que rien ne s'oppose à ma volonté, sinon la posture même, la dignité même du vouloir que j'exprime et qui me porte.

Arrivé à ce point de mon explication, je dois convenir que je *réalise* une chose dans ma vie (dans ma volonté de vivre, devrais-je dire), une chose que j'appellerai ma force. Je ne l'énonce pas sans fierté : je suis un résistant. Non pas l'adepte de cette résistance molle et floue du personnage de Melville dont je refuse de répéter le nom, mais la résistance violente et méritoire, candidate aux décorations, contre l'oppression du faire, contre son humiliation et sa négation même de mon humanité. Peut-être aurez vous senti poindre la dose de négativité que contient mon engagement : vouloir est équivalent à ne pas vouloir. Ainsi, affirmer ma volonté pure, c'est en même temps refuser sa corruption dans l'acte.

Il me faut revenir et insister sur un certain point de mon raisonnement. J'attire votre attention sur la vigilance qu'exige le maintien d'une position inébranlable comme la mienne. Ce point concerne l'écriture. Il n'est peut-être pas indifférent que cette activité soit en l'occurrence celle que projette ma volonté. Si l'écriture est élue, c'est probablement parce qu'il ne s'agit pas d'une activité ou alors de la moins active de celle que je pourrais m'autoriser... à vouloir.

Puisque la volonté pure se doit d'être affectée d'un acolyte encombrant – j'ai nommé son objet – je ne pouvais que choisir celui dont la réalité est des plus ténues, des moins actives. L'écrivain qui se respecte ne fait – littéralement – rien. Et c'est même littéralement qu'il ne fait rien. Les mots sont ainsi conçus que le peintre ne peut que peindre : il n'y a pas de nom réservé à celui qui voudrait peindre. Écrivain : je ne connais pas d'autre profession qui témoigne dans son nom même de sa vanité. Je ne connais pas, dis-je, mais je ne veux guère connaître. Connaître, savoir, c'est comme manger et boire, c'est emmagasiner, se remplir, stocker et ma volonté ne recherche que le vide ; elle s'oriente vers l'amaigrissement du moi telle la défécation, le vomissement ou, plus subtilement, le crachat. L'écriture fait le vide que je désire. Elle opère une expulsion, une purge d'une telle nature que ma décence consiste en une retenue de bon aloi. J'expurge donc la

purge elle-même, non d'un trait de plume, mais d'un effort de volonté. J'exerce ainsi une réflexivité bien plus conséquente que celle affichée par le plus postmoderne des écrivains.

Un aveu. Je vous le dois maintenant. Un aveu difficile, bien sûr. Il me manque quelque chose. Je vous dois cet aveu parce que vous êtes destiné à combler modestement ce manque, qui concerne le témoignage. Dire qui je suis, ce que je veux, le dire à quelqu'un, le faire savoir... Partager la pureté, certes indivisible et imprononçable, de mon projet. Ni prosélytisme, ni besoin d'approbation mais volonté de dire la volonté d'écrire qui m'anime. Ma répugnance à passer ma volonté d'écrire au crible des mots trouve donc sa limite. C'est ici que vous intervenez, sans quoi je ne vous paierais pas.

Vous n'êtes pas le premier. On ne m'y reprendra plus. À six euros de l'heure, tarif du chômeur mis au travail, je me suis offert un nègre. Il fallait y penser. Un nègre ne veut pas écrire ; il veut travailler et ce n'est pas du tout la même chose. Le nègre ne veut pas écrire : il doit écrire. Ça change tout. On m'en a proposé un. « Une belle plume », m'a-t-on assuré. Il s'est lancé très doucement. Au bout d'une semaine, il avait rempli deux pages et demie du bloc que j'avais mis à sa disposition... Ça faisait cher le mot. Je voulais donc me passer de ses services, mais il a dû sentir passer le vent du boulet. Il m'a dit qu'il voulait écrire mais que...il cherchait l'inspiration ou un objet. Personne ne lui avait demandé d'être inspiré, mais d'exécuter sa tâche. Il a osé me poser, après une semaine, cette question incongrue : sur quoi devait-il écrire ? Dans ces conditions, le boulet a suivi de peu le vent. Je l'ai viré avec pour mention sur son dossier : lenteur et incompétence. J'ai donc demandé au bureau de placement un nègre qui sache écrire. Pas un qui aime ou qui voudrait écrire. Je connais ce genre de fainéants : ça veut écrire et ça ne travaille pas. Ça passe son temps à vouloir.

J'ai compris qu'un nègre ne me suffisait pas. Il me fallait un écrivain qui assume sa condition. Un nègre blanc en quelque sorte. Voilà votre job. J'ajoute un euro pour la cause.

Je serai clair et intraitable sur ce point : je viens de vous dicter des propos dont vous devez signer vous-même la transcription. Dans l'anonymat et sans compromission, je témoignerai ainsi, pour une postérité littéralement innombrable, de ma volonté d'écrire. Je vous paie pour que vous signiez. Que votre nom de tâcheron resplendisse et que ma volonté soit faite. Signez ici. Merci. Bonne chance à vous. Vous m'excuserez : je retourne à mes affaires. Je vous rappellerai en cas de besoin.

